L'ABEILLE DE LA N.ORLEANS

Samedi 24 rue de Chartres

NOUVELLE-ORLEANS

MERCREDI MATIN, 15 JANVIER.

FEUILLETON.

LES

INVISIBLES DE PARIS.

PAR GUSTAVE AIMARD.

PREMIÈRE PARTIE.

LES COMPAGNONS DE LA LUNE

VII.

Un bal à l'hôtel de Warrens.

Xhardez s'approcha d'un buffet en bois noir, verni et ivoire blanc, qui ressemblait, s'il y mé prendre, à un meuble du seizième siècle, et, le prenant pour pupitre, il y écrivit la traduction demandée.

Au bout de quelques minutes, il la tendit à l'Agent.

—Tenez.

Celui-ci s'en empara d'un geste convulsif, la dévora littéralement des yeux ; puis, froissa sous le papier avec rage entre ses doigts crispés, le jeta au sol avec un sourd et désappointement.

Je vous avais averti, murmura tranquillement Eric Xhardez. C'est quinze francs que cette jolie centimes de plus pour le papier et la traduction malgacrée.

Tout à coup, l'agent de police, qui paya, se mit à rire.

Toutes réflexions faites, cela apprendra au chef de la police de vouloir se mêler de ce qui ne le regarde pas, pensa-t-il.

Et il sortit.

Le boulevard maintenant, dès son arrivée, le chef trouva que pour traduire la lettre avec la traduction sous la même enveloppe manière relie.

Ainsi ce que contenait cette étrange mis avec :

" Monsieur le comte,

La lettre ci-jointe pour le comte Warrens et non pour son intérêt, dont le nom n'était même pas prononcé.)

Les laines se tiennent. Le marché est bon. La vallée de Kachmir est en progrès. Vous recevrez sous peu les marchandises que vous avez commandées, on les a expressément tissés pour vous, selon vos ordres. Tous vos troupeaux sont en santé. Les fabriques marchent au mieux."

Jusque là, il n'y avait rien à dire. C'était une lettre d'affaires, en tout semblable à celles qui s'expédient journellement dans les cinq parties du monde.

Machinerie seulement le style du dernier pas trophe venant tout gâter.

Avec le quel y avait dans ce paragraphe qui fit monter le rouge de la colère et de l'indignation tout au visage du chef de la sûreté :

Ne vous étonnez pas, monsieur le comte, le vieux prince, de ce que vous ne recevez plus de lettres. A tort ou à raison, je pense que le cabinet noir n'est pas mort. Je ne suis pas fâché de faire un peu travailler la police française, qui, sans doute, cherche à lire votre lettre avant vous, sans y parvenir. C'est une joie pour moi de lui prouver une bonne fois de plus combien je suis rusé et fort en thème.

Veuillez agréer, monsieur le comte, l'assurance du complet dévouement de votre très humble et très respectueux serviteur,

" Srinagor (Lahore), 7 juillet 1846."

La lettre, recachetée avec soin, et de façon à ce qu'on ne s'aperçût pas qu'elle avait été ouverte, fut expédiée à l'hôtel de Warrens.

Mais, heureusement, la police était plus furieuse que jamais.

Le comte semblait ne pas se douter de ses recherches et de ses fureurs ; il feignait d'ignorer la surveillance occulte dont il était l'objet.

Dès son arrivée, il avait pris deux jours par semaine, le mardi et le samedi.

Le mardi, il ne recevait que ses intimes.

Le samedi, ses salons à dix heures, tout ce que Paris renfermait de sommités et d'illustrations dans la diplomatie, dans les lettres, dans les arts, dans l'armée.

Nous avons déjà constaté que la noblesse et la finance lui avaient ouvert leurs portes : aussi ne se faisaient-elles pas faute de venir se coudoyer et se regarder du haut de leurs quartiers ou de leurs sacs d'écus.

Sur ce terrain neutre se rencontraient les opinions les plus opposées.

Comme tout cela se trouvant dans la meilleure partie du meilleur monde parisien, on jouissait de la plus grande liberté chez M. de Warrens, on l'accablait de demandes d'invitations. Il ne répondait jamais que la chose était impossible.

Les honneurs de l'hôtel de Warrens étaient faits par Mme la duchesse de Vérone, veuve de l'un des plus célèbres généraux de l'époque impériale, le général Dubreuil, duc de Vérone.

Les liens éloignés de famille qui unissaient la cousine de Warrens à la duchesse de Vérone lui avaient fait accepter une tâche, qui, du reste, lui était avec autant de distinction que de charme.

Sa présence autorisait les femmes, mariées ou veuves, et les jeunes filles à assister à ces soirées et à ces bals.

Le samedi gras était donc jour de bal à l'hôtel de Warrens.

Le programme, rédigé de façon à exciter vivement la curiosité, annonçait un concert, un bal paré et masqué, le tout se terminant par un souper devant durer deux heures, de cinq à sept heures du matin.

On était libre de ne pas se masquer, de ne pas se costumer, — seulement, tout invité ou toute invitée en costume de bal costumé, devait absolument pénétrer dans les salons réservés aux masques, aux costumes et aux dominos.

De la sorte, les mères timorées n'avaient rien à craindre pour les oreilles de leurs filles, et les veuves inconsolables ou les femmes trop mariées avaient sûres de trouver un refuge, un coin du monde où elles se trouvaient à l'abri de toute indiscrétion.

Depuis plus d'un mois, de tous côtés, on parlait de cette fête.

Les brigues avaient été vives pour s'y faire inviter.

Vers onze heures, les voitures les plus élégantes commencèrent à amener le menu fretin des gens.

A une heure du matin, les têtes du bal étaient nouées.

Plus de deux mille personnes, dont plus de cinq cents masquées ou costumées, circulaient dans la longue enfilade des salons internes, qui portait du quai Malaquais, arrivaient rue Jacob.

Les salons de droite, consacrés aux invités et au bal de ville, toujours très demandés des ministres, des ambassadeurs, des littérateurs, des généraux et des artistes.

Les femmes les plus sévères de l'aristocratie française et étrangère n'avaient pu résister à leur désir de contempler ces splendeurs orientales.

Dans les salons de gauche, régnait la plus franche gaieté. Là se heurtaient, au milieu de cercle de rire de bon aloi, de propos légers ne tenant aucune pas la licence, de tutoiements ancêtres par le manque d'habitude, et tout ce que l'on avait d'esprit, de talent, de verve et de gaieté.

Un habit noir, pas une cravate blanche ; pas d'argent, le velours, la soie, les dentelles, la dentelle et la poudre blonde, les fleurs et les diamants merveilleusement sous une myriade de bougies.

Le comte de Warrens devait de faire oublier le comte de Warrens.

Il atteint surpassé.

On ne rencontrait de tous côtés que des exclamations admiratives ou des cris d'admiration.

Fortes ! palais masqué ! fête digne des *Mille* et une Nuits ! étaient les moindres éloges dont on s'par la foule à la réunion la plus brillante de tout l'hiver.

Le comte, à l'entrée des salons de gauche, reconnaissait les personnes costumées, déguisées ou masquées.

La duchesse accueillait, dans les salons de droite les femmes en costume de bal, avec une grâce et une amabilité exquises.

Auprès de la duchesse de Vérone se tenait une jeune fille blonde, aux yeux bleus, à la taille fine, une charmante enfant de dix-sept ans au plus, réalisant en un seul type la Cendrillon et la Mignon de Goethe.

Une robe de tarlatane blanche, des myosotis dans les cheveux, c'était tout, et cela suffisait pour en faire une des reines du bal.

Modeste et rougissante sous la pluie de recherches admiratives qui tombaient sur elle dès qu'elle entrait dans une salle, elle n'obtint tout d'abord, de trouver dans un milieu nouveau pour elle.

Soudain la duchesse se penchait vers elle et lui parlait tout un danseur, soit une de ses connaissances.

Mais la jeune fille secouait sa blonde tête, et l'intelligent dans ce mot langage :

Ne craignez rien, madame, ma résolution est immuable. Rien ne me fera chanceler. J'irai jusqu'au bout.

Interrogée ensuite et suivant tous les soins qu'elle voulait tour à tour faire pâlir ou rougir, avec un charmant visage, un jeune homme se levait immobile et veillait sur elle.

Au bout de quelques minutes, il la tendit à l'Agent.

—Tenez.

Celui-ci s'en empara d'un geste convulsif, la dévora littéralement des yeux ; puis, froissa sous le papier avec rage entre ses doigts crispés, le jeta au sol avec un sourd de